

Blade Runner 2049

« Si seulement tu voyais le même film que j'ai vu »

André Caron

Numéro 311, décembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87514ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, A. (2017). Compte rendu de [Blade Runner 2049 : « Si seulement tu voyais le même film que j'ai vu »]. *Séquences : la revue de cinéma*, (311), 22–23.

Blade Runner 2049

« Si seulement tu voyais le même film que j'ai vu »

Après *Prisonniers*, *Sicario* et *Arrival*, Denis Villeneuve poursuit son ascension fulgurante aux États-Unis avec cet hommage à un chef-d'œuvre de la science-fiction à peine déguisé en suite. Pour ce faire, le cinéaste québécois et les scénaristes Hampton Fancher et Michael Green semblent se placer en continuité avec la version décriée de 1982. Mais s'agit-il d'une suite ou d'une réplique ?

ANDRÉ CARON

Même lors de la sortie originale de *Blade Runner* en 1982, l'année 2019 était problématique. Située seulement 37 ans dans le futur, 2019 semblait beaucoup trop près de nous pour les avancées technologiques présentées dans l'œuvre. 2119 aurait été plus plausible. C'était la même chose pour *2001: A Space Odyssey* (1968), 33 ans seulement dans le futur. Si Stanley Kubrick se disait qu'il ne verrait probablement pas cette année-là, il aurait eu raison malgré lui puisqu'il est décédé en 1999. Toutefois, plusieurs des artisans du film sont toujours bien vivants encore aujourd'hui (dont Keir Dullea), ce qui est aussi le cas pour *Blade Runner*, dont certains ont même repris du service (Ridley Scott, Hampton Fancher, Harrison Ford) dans la suite *Blade Runner 2049* (32 ans dans notre futur). C'est pourquoi la plupart des films d'anticipation se projettent plus loin dans l'avenir (49 ans pour *Soylent Green*, 52 ans pour *Minority Report*, 46 ans pour *Interstellar*).

Pendant, les dates dans ces films prennent parfois une valeur symbolique. 2001 se décompose en 1000 (millénaire) et 1001 (le chiffre de l'infini chez les Arabes, symbole «∞»), ce qui peut signifier le passage d'un millénaire (2000) vers l'infini spatio-temporel, de l'humain au fœtus astral. 2019 peut aussi s'écrire 20-19, décrivant peut-être le flou dans les yeux des « Répliquants » qui les empêche d'atteindre la vision parfaite (20-20) des humains. Le titre symbolique « Blade Runner » pose

l'enjeu fondamental de l'œuvre: Rick Deckard (Harrison Ford) court sur une lame et s'il tombe d'un côté, il est humain, mais s'il tombe de l'autre, alors il est répliquant. 2049 représente une année encore plus improbable dans notre avenir, mais pas dans celui du film original dont elle est le prolongement. Le futur parallèle créé dans *Blade Runner* devient plausible dans la suite. Mais s'agit-il vraiment d'une suite ?

En contemplant ce bel objet d'art, une étrange impression m'a traversé l'esprit. Que vous ayez vu la version originale de 1982, le remontage de 1992 ou la version de 2007 restaurée par Ridley Scott, la structure du film demeure intacte et les changements apportés sont surtout d'ordre esthétique et symbolique (le rêve de Deckard, par exemple). On découvre alors que la structure de cette suite épouse en tous points le déroulement narratif de son modèle. Le détective KD6-3.7, plus tard surnommé Joe, se substitue à Deckard. Il affronte un colosse au début du film, Sapper Morton, l'équivalent de Leon. Joe fait rapport au lieutenant Joshi qui remplace le capitaine Bryant. Dans son enquête, Joe trouve une fleur au lieu d'écailles, un cheval en bois à la place d'une licorne, la photo d'une femme près d'un arbre mort et non de Rachael enfant, tandis que le vieux Gaff fabrique l'origami d'un mouton, pas d'une licorne. Joe finit par retrouver Deckard à la fin du deuxième acte, exactement comme Roy s'introduisant chez Tyrell. L'hologramme Joi équivaut à Rachael,



Luv à Roy et Niander Wallace à Eldon Tyrell. L'analyse des cheveux trouvés avec les ossements reprend la même idée que l'analyse de la photo trouvée chez Leon.

Tous ces flagrants parallèles s'inscrivent dans une nouvelle tradition hollywoodienne du *remake* déguisé en suite, suivant le même schéma que *Tron: Legacy* et *Star Wars: The Force Awakens* : 30 ans plus tard, un jeune homme ou une jeune femme recherche un disparu (Flynn, Luke Skywalker, Deckard) qui partage avec lui ou elle une filiation directe ou indirecte. Ryan Gosling confirme en quelque sorte cette tendance lorsqu'il affirme : « J'ai l'impression qu'on est en train de faire un film qu'on a déjà vu quand on était enfants et qu'on essaie de déterrer. »¹ N'est-ce pas exactement ce que faisait J. J. Abrams avec *The Force Awakens* en plaçant littéralement l'action sur les ruines de la première trilogie (le casque fondu de Darth Vader, l'épave d'un Starcruiser dans le désert, etc.) ? Le défi consiste alors à produire une réplique plus imposante qui reconduit les moments forts de l'original dans un environnement encore plus riche et fouillé sur le plan esthétique, ce que réussit *Tron* mais pas *Star Wars*.

Blade Runner 2049 se situe un peu entre les deux, en partie grâce à la sublime lumière générée par le grand maître de la direction photo Roger Deakins, qui a beaucoup travaillé avec les frères Coen (de *Barton Fink* à *Hail, Caesar!*) et avec Denis Villeneuve sur *Prisoners* et *Sicario*. De concert avec d'immenses décors entièrement construits dans les vastes studios de Prague et une direction artistique extrêmement recherchée, Deakins érige d'étincelants tableaux plus saisissants les uns que les autres. Tous ces artistes permettent ainsi à Villeneuve d'extrapoler sur le monde créé par l'équipe de Ridley Scott en 1982 et de pénétrer en profondeur le relief de ce film, plongeant avec sa caméra au-dessus des pâtés de maisons au fond desquels on peut même distinguer les rues lumineuses, une véritable fouille archéologique. On peut aussi apercevoir les deux pyramides de l'original de 1982, dominées par l'imposant édifice de la police de Los Angeles. En quittant cette mégapole, Villeneuve dépeint une contrée ravagée par la déplétion des ressources, de la faune et de la flore, assombrie par un ciel constamment couvert. Il se love enfin sur une Las Vegas désertée, affublée d'énormes statues de femmes nues qui rappellent le plan d'ouverture de *One From the Heart* de Francis Ford Coppola.

Plusieurs images possèdent une qualité poétique et onirique indéniable, mais l'ensemble s'enlise dans une contemplation glaciale et distante, fortement inspirée par *A.I. Artificial Intelligence* dans sa vision de Los Angeles, par le monde dystopique de *Soylent Green* et par l'esthétique d'Andrei Tarkovski (*Stalker*, *Nostalghia*, *Sacrifice*) dans son évocation de Las Vegas et dans la scène d'ouverture dont le décor est affublé d'un seul arbre décharné. L'émotion suscitée par les personnages, en particulier dans le troisième acte, semble factice et artificielle, surtout que les basses fréquences tonitrueuses (de la musique, ça ?) de Hans Zimmer et Benjamin Wallfisch alourdissent toutes les supposées révélations surprenantes, ne parvenant aucunement à faire oublier l'envoûtante trame sonore de Vangelis dont les tonalités réapparaissent inopinément pour magnifier le passage le plus triste du film. D'ailleurs, les meilleurs moments impliquent la



musique de quelqu'un d'autre, comme la présence holographique d'Elvis Presley entre Joe et Deckard ou celle de Frank Sinatra dans une bulle de verre, tous les deux entonnant des chansons dont les paroles reflètent parfaitement le contexte de l'action.

À l'instar de ces deux vedettes disparues, *Blade Runner 2049* repose sur la nostalgie et les souvenirs d'une époque révolue. Il ne se dirige pas vers l'avenir mais revient vers le passé. L'hologramme Joi se déguise en femme au foyer des années 1950 et fait entendre une chanson de 1966 au répliquant KD6-3.7 qui croit se souvenir avoir déjà été humain. Les anciens modèles Nexus-8 pleurent encore la mort d'une des leurs, morte il y a 30 ans. Denis Villeneuve et son équipe se plaisent à recréer une ambiance, voire des cadrages et des situations propres à l'original, insistant sur l'importance de ces plans par une lenteur calculée, comme pour nous dire : voyez comme ce plan est important. Il ne s'agit pas ici de contemplation, mais d'un maniérisme esthétisant dont je pensais que Villeneuve avait réussi à se débarrasser dans ses trois dernières productions américaines. En fin de compte, le but ultime de cette supposée suite est de retrouver un personnage issu du premier film. Comme son introduction soudaine en Han Solo dans *The Force Awakens*, l'apparition de Harrison Ford en Rick Deckard vieilli et angoissé redonne de la vigueur à un récit qui commençait à stagner, bien qu'il rende son personnage beaucoup trop émotif. Cependant, il faut avouer que son intensité débordante fait revivre avec aplomb un personnage « more human than human », piégé dans un film plus « répliquant » qu'humain.

¹ Cette affirmation se retrouve dans l'ouvrage de Tanya Lapointe, *The Art and Soul of Blade Runner 2049*, telle que citée par François Lévesque dans son article « *Blade Runner 2049* », page par page, par Tanya Lapointe, Le Devoir, <http://www.ledevoir.com/culture/cinema/510170/blade-runner-2049-page-par-page>, 12 octobre 2017.

■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2017 – **Durée :** 2 h 44 – **Réal. :** Denis Villeneuve – **Scén. :** Hampton Fancher, Michael Green, d'après des personnages créés par Philip K. Dick dans la nouvelle *Do Androids Dream of Electric Sheep?* – **Images :** Roger A. Deakins – **Mont. :** Joe Walker – **Mus. :** Hans Zimmer, Benjamin Wallfisch – **Son :** Theo Green, Mac Ruth, Mark A. Mangini – **Décors :** Dennis Gassner – **Dir. art. :** David Doran, Bence Erdelyi, Lydia Fry, Alessandra Querzola – **Cost. :** Renée April – **Int. :** Ryan Gosling (KD6-3.7 ou Joe), Ana de Armas (Joi), Sylvia Hoeks (Luv), Harrison Ford (Rick Deckard), Robin Wright (Lieutenant Joshi), Jared Leto (Niander Wallace), Dave Bautista (Sapper Morton), Carla Juri (docteur Ana Stelline), Edward James Olmos (Gaff), Hiam Abbass (Freysa), Mackenzie Davis (Marianne), Lennie James (Cotton), Barkhad Abdi (Doc Badger), David Dastmalchian (Coco) – **Prod. :** Andrew A. Kasove, Broderick Johnson, Bud Yorkin, Cynthia Sikes Yorkin, Ridley Scott – **Dist. :** Warner Bros Canada.